

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 294—SAMEDI, 21 DECEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



NOEL — LA NAISSANCE DU VERBE AU SEIN DE LA TRINITÉ ET SUR LA TERRE
(Copie de la grande gravure de Schuster, à Berlin)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Nos cultivateurs, par J.-P.-V. Du Sault. — Pourquoi je sais mon histoire, par R. Chevrier. — L'ange de Noël (avec gravure). — Montréal : Chronique du feu, par E.-Z. Massicotte. — Poésie de Noël, par Chs.-M. Ducharme. — Noël. — La messe de minuit. — Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Noël : La naissance du Verbe au sein de la Trinité et sur la terre. — La révolution Brésillienne : Portraits de l'empereur Dom Pedro II ; L'impératrice ; Le comte d'Eu ; Le maréchal de Fonseca ; B. Constant. — Rio-de-Janeiro : Vue prise de la mer. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Un de mes lecteurs m'écrit pour me demander des renseignements plus précis sur Stanley dont j'ai parlé un peu dans ma dernière causerie.

Je le remercie de sa lettre, car il m'a fourni l'occasion de faire des recherches sur ce grand voyageur dont le monde entier s'occupe en ce moment, et c'est ainsi que j'ai appris que Stanley n'était pas son nom, et qu'il était anglais, alors que je le croyais né à l'ombre du drapeau étoilé de la république des Etats-Unis.

Je viens de lire avec le plus grand intérêt une étude faite par Adolphe Burdo sur Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages, et c'est pourquoi je suis un peu mieux ferré aujourd'hui sur le sujet qui nous occupe.

Stanley est un exemple de ce que peuvent produire le courage, l'énergie et l'étude.

Il n'a pas été bercé sur les genoux d'une duchesse, il est né dans une misérable cabane et tout ce qu'il a appris, lui qui est devenu un savant, il l'a acquis en partie aux cours publics du soir et surtout par lui-même, travaillant tout le jour pour gagner sa vie et passant ses soirées et souvent une partie de ses nuits à étudier avec énergie, avec passion.

Au moment où Montréal et Québec viennent d'ouvrir des écoles du soir où les ouvriers, les travailleurs et les besogneux peuvent aller chercher un peu de cette science que leur pauvreté les a empêchés d'acquérir plus tôt, il est bon de parler d'un homme qui a pu, grâce à des cours du même genre, devenir une des illustrations de notre siècle.

* * De son vrai nom, Stanley s'appelle John Rowlands ; alors que beaucoup le croient Américain, il est en réalité Anglais, né en 1840, à Denbigh, dans le pays de Galles, d'une mère si pauvre,

que la malheureuse femme fut obligée de placer ce fils qu'elle chérissait à l'hospice des enfants de St-Asaph ; et c'est là que le jeune Rowlands reçut sa première instruction, et, à cette époque déjà, son caractère se dessinait ; il était ombrageux, peu communicatif, très susceptible, doué d'une volonté de fer et d'une humeur inflexible.

A treize ans, il se prit de passion pour les grands voyages, et n'eût qu'un but : gagner Liverpool pour de là partir pour l'inconnu.

Il s'enfuit et arriva à pied au port qu'il avait choisi.

Arrivé à Liverpool, il ne trouva pas à s'enrôler à bord d'un vapeur comme il l'espérait ; il eut des moments de désespoir fou ; mais, sans se laisser abattre, il résolut de travailler pour amasser la somme nécessaire à son passage ; et, pendant près de trois ans, cet enfant fit le dur métier de déchargeur de navires.

Au bout de ces trois années de travail, il se passa enfin un événement qui lui permit de partir.

* * Par une froide et triste soirée de décembre, dit M. Burdo, sous le porche de la maison d'un entrepositaire, au milieu de tonneaux d'huile et de couleurs, un jeune garçon était accroupi, songeur ; à la clarté du bec de gaz qui flambait dans le couloir où le vent en s'engouffrant faisait rage, l'enfant comptait et recomptait dans sa main quelques pièces d'argent ; et chaque fois que trébuchait la dernière, il y avait dans ses yeux, dans son geste, dans tout son être, comme un désespoir poignant.

— Ce n'est pas assez, murmurait-il ; il manque près d'une livre ! Jamais je ne gagnerai cela d'ici à demain ! Et pourtant, j'ai quitté mon gîte ce matin pour n'avoir pas à payer ma nuit.

Il fit une pause.

— Ah ! c'est que j'espérais travailler davantage aujourd'hui, continua-t-il avec un gros soupir ; mais, par ce brouillard, les navires n'ont pas pu entrer dans le port, et il n'y a pas eu grand' chose à gagner pour les petits débardeurs !

Son regard devint dur et fixe :

— Et pourtant, c'est demain qu'il part pour la Nouvelle-Orléans !

L'enfant avait pris son front dans ses deux mains, et de ses doigts crispés il semblait vouloir pétrir sa tête pour en faire jaillir la solution d'un problème ardu. Soudain, il se redressa, et, d'un air crâne :

— Je partirai quand même ! dit-il simplement.

Et là-dessus, avec ce calme que donne une résolution inébranlable qui met fin à tout enfement nouveau de l'esprit, il s'étendit par terre, ferma les yeux, et s'endormit profondément avec un tonnelet de céruse pour oreiller.

Le lendemain, de bonne heure, il était au port, et, s'adressant au patron d'un navire en partance pour la Nouvelle-Orléans :

— Je voudrais m'enrôler parmi vos hommes d'équipage, demanda-t-il.

— Il est au complet, mon équipage, fit le capitaine d'un ton bourru.

— C'est que, voici, monsieur, je veux aller à la Nouvelle-Orléans ; alors, j'ai pensé que peut-être me permettriez vous de suppléer à cela par mon travail ; je me mettrai à m'importe quelle besogne ; le voulez-vous ?

Le capitaine allait l'envoyer au diable quand, levant les yeux sur ce voyageur en herbe, il fut frappé de son air intelligent et décidé ; il eut un moment d'hésitation, puis, appelant le quartier-maître :

— "Enrôlez-moi ça comme mousse," ordonna-t-il.

Et le jeune garçon s'en alla à la Nouvelle-Orléans, gagnant son passage et son pain au rude labeur de marin.

Ce pauvre diable qui, à seize ans, couchait à la belle étoile dans les rues de Liverpool, ce courageux enfant qui déjà travaillait comme un homme, cet être remuant et énergique que piquait la tarentule des voyages, c'était Stanley, le futur explorateur qui, plus tard, allait attacher son nom aux plus grandes épopées géographiques de notre époque.

* * Or voici qu'au moment où l'on songe à supprimer le français chez nous, dans le pays décou-

vert par Jacques Cartier, où chaque rivière, chaque montagne, chaque lac rappelle un nom français, les Américains—qui sont des Anglais perfectionnés—viennent de prendre une résolution tout à fait contraire.

Ce conseil de l'instruction publique de la ville de New-York a décidé, en effet, non seulement de ne pas supprimer les cours de français—quoiqu'on lui en ait fait la demande—mais encore de les rendre plus sérieux et plus efficaces, en les commençant au premier degré et en les prolongeant jusqu'au cinquième degré inclusivement.

De cette façon, est-il dit dans la résolution en question, l'enseignement du français commencera en même temps que celui de la langue anglaise, et, en se continuant jusqu'aux études supérieures, il permettra aux élèves qui se destinent aux affaires d'y entrer avec un bagage plus utile que celui qu'ils peuvent y apporter aujourd'hui.

Par cette intelligente résolution, ajoute le *Courrier des Etats Unis*, le conseil de l'instruction publique répond à la seule objection sérieuse qui s'élevât contre l'enseignement du français, et qui consistait en ce qu'il était trop court et trop superficiel pour être d'une suffisante utilité publique.

Mais, je le répète, les américains sont des anglais perfectionnés.

D'un autre côté, le gouvernement de l'île Maurice, colonie anglaise comme le Canada, a décidé il y a quelques mois d'adopter la langue française comme langue officielle, tout en ne proscrivant pas l'enseignement de la langue anglaise.

Mais les mauriciens sont très perfectionnés.

* * Plaisanterie à part, la prétention de M. McCarthy et de ses amis les *equalrightistes* (ombres de Molières, de Lamartine et de Victor Hugo, voilez-vous la face !...) est tout simplement et peut se traduire ainsi :

— Nous, *equalrightistes* (pardon, mon Dieu), étant trop bornés et trop obtus pour apprendre le français, décrétons que tous les Canadiens doivent être faits à notre image et à notre ressemblance, et que nul ne devra s'initier aux mystères de la langue de Jacques Bonhomme et de Jean Baptiste.

Et plus tard, rééditant le mot de Prud'homme, quand le fils d'un *equalrightiste* (! ! !) demandera à son père :

— Est-il vrai, p'pa, que nous descendons du singe ?

L'*equalrightiste* (! ! !) pourra répondre sans crainte :

— Toi, mon fils, mais pas moi ! ! ! ! !

Et ce sera vrai.

Leon Lédieu

NOS CULTIVATEURS

Lorsqu'après avoir parcouru les belles et fertiles campagnes de la province de Québec, nous visitons ensuite les autres provinces du Canada, habitées par des peuples d'origines diverses, où prédomine, néanmoins, l'élément anglo-saxon, nous constatons avec peine que, sous le rapport de l'agriculture, nous sommes sur un pied d'infériorité marqué avec ces derniers.

Tous les hommes, qui ont à cœur la prospérité de l'agriculture et l'avancement de notre race, déplorent amèrement cet état de chose, dû, en grande partie du moins, au manque d'instruction pratique et à l'obstination, de la part d'un grand nombre, à suivre les vieilles routines locales, en dépit des nombreux exemples qu'ils ont sous les yeux.

Nos cultivateurs, à peu d'exception près, sont encore sous l'impression qu'il suffit de savoir tracer un sillon, conduire deux chevaux ou manier une bêche, pour tirer bon parti d'une ferme et méconnaissent les avantages que leur procurerait une instruction, même élémentaire, pour se perfectionner dans la science agricole, dont l'étude est absolument nécessaire pour parvenir aujourd'hui.

L'agriculture, dans notre province, compte pour

ses plus ardents protecteurs, les hommes les plus éclairés; elle a ses sociétés, ses journaux, ses encouragements publics; elle est représentée, auprès du gouvernement, par un ministre spécial, entièrement dévoué à la classe agricole et toujours prêt à défendre ses intérêts les plus chers. Aussi, la position sociale de l'habitant s'améliorera sensiblement de jour en jour, pourvu qu'il aide un peu au mouvement par le perfectionnement de sa culture, par l'abandon de ses vieux préjugés et surtout par la culture de son esprit au moyen de l'instruction.

S'il n'a point le bonheur d'être instruit lui-même, qu'au moins il ne prive pas volontairement ses enfants de ce talisman, qui est le plus précieux héritage qu'il puisse leur donner. Est-il nécessaire qu'il s'impose de grands sacrifices et qu'il les envoie dans un collège pour cela? Non, ce serait agir peu sagement, et n'est nullement nécessaire, à moins qu'il ne veuille en faire des hommes de profession, auquel cas, ils iront probablement augmenter ce grand nombre d'avocats sans cause, de médecins sans clientèle, dévoyés ou autres qui végètent misérablement dans nos villes. Comment les faire instruire alors, me direz-vous? En les envoyant tout simplement à l'école de votre municipalité où, si vous le voulez, ils pourront acquérir une instruction élémentaire il est vrai, mais solide et pratique au moyen de laquelle il leur sera facile, pour peu qu'ils aient l'amour de l'étude et de leur état, de se perfectionner dans la science agricole.

Remarquez que j'ai dit si vous voulez, car, en effet, cela dépend uniquement de vous seul. Si l'instruction est si peu répandue dans les campagnes et si les écoles ne sont pas, pour la plupart, ce qu'elles devraient être, n'est-ce pas parce que leurs titulaires manquent de compétence, et si les professeurs compétents sont rares dans les districts ruraux, n'est-ce pas encore parce que le prix que vous lui donnez est tellement dérisoire—pardonnez-moi l'expression—que je ne puis comprendre par quel prodige d'économie ils parviennent à subvenir aux besoins de leur famille! Ne lésinez point lorsqu'il s'agit d'instruire vos enfants; l'argent que vous dépenserez pour le soutien de vos écoles sera celui qui vous rapportera le plus. Soyez généreux et ayez de la considération envers ceux qui usent leur vie pour vous aider à former le cœur et à développer l'esprit de vos enfants; rappelez-vous que de toutes les choses du monde, la plus dispendieuse c'est le maître ou la maîtresse d'école à bon marché.

Inspirez l'amour de votre noble profession à vos fils, c'est le meilleur moyen de leur préparer d'heureux jours ici-bas; gardez-les près de vous, ou, si vous ne le pouvez, ne les laissez point s'expatrier,

Du reste, quels avantages retireront-ils de cette émigration momentanée? ils gagneront, il est vrai, quelques piastres de plus qu'ici, mais en seront-ils plus riches lorsqu'ils reviendront? Hélas! nous voyons tous les jours la preuve du contraire, car la plupart, pleins de force et de santé, à leur départ, sont physiquement et moralement malades, après quelques années d'absence. Je sais fort bien que, dans un grand nombre de cas, le père ne peut établir tous ses enfants; mais ne peuvent-ils pourvoir à leur établissement sans aller ruiner leur santé et leur moralité à l'étranger; dans l'atmosphère empestée des usines où, pour un peu d'or, ils serviront d'esclave à un maître mercenaire et insolent? oui, assurément. Que ceux qui ne sont pas nécessaires à la culture de la terre paternelle, n'hésitent point à s'engager chez d'autres fermiers où ils obtiendront aisément de \$12 à \$15 par mois, et après avoir travaillé ainsi pendant six ou sept ans, ils connaîtront leur métier et auront assez d'argent pour acheter une terre toute faite, ou au moins pour s'établir convenablement dans un township; seulement, il faudra que, au lieu de dépenser leurs gages, comme cela se pratique d'habitude, aux vêtements, au jeu, en boisson, etc., ils les placent dans la caisse d'épargne. Ah! si les jeunes gens voulaient mettre en pratique les conseils qu'on leur donne à ce sujet, que de cuisants regrets ils s'évitent dans l'avenir! et qu'il leur serait facile de restreindre le nombre de jours amers dont est parsemée la vie! Croyez-moi, mes amis, ne quittez jamais le beau ciel de votre

patrie, car ailleurs c'est le déboire. Ne vous éloignez point du foyer paternel, car le bonheur est là, au sein de la famille qui vous protège, vous console dans vos peines et vous entoure d'un atmosphère de paix et d'amour que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Restez, si vous le pouvez, à l'ombre du clocher où reposent vos ancêtres qui ont lutté et souffert pour vous.

Ne délaïssez point, je vous en prie, cette terre privilégiée, fécondée par le sang et les sueurs de vos aïeux, dussiez-vous souffrir à votre tour, pour rendre plus heureux vos enfants, plus glorieuse et plus prospère votre patrie. La satisfaction d'avoir rempli un devoir sacré compensera amplement les sacrifices que vous vous serez imposés dans ce noble but: Le véritable bonheur ici-bas ne provient-il pas toujours de l'esprit de sacrifice.

J. V. Du Saul

Bordeaux, P. Q., décembre 1889.

POURQUOI JE SAIS MON HISTOIRE

(HOMMAGE AU RÉVD. FRÈRE BRYNOLF, F. E. C.)

J'étais encore bambin et comme bien d'autres depuis assez longtemps j'usais mes coudes aux tables de mon école. J'avais gravi d'année en année tous les degrés scolaires—élémentaires bien entendus—et j'étais rendu au dernier échelon. Dans ce qu'on appelait la grand'classe l'on étudiait bien des choses, mais nous n'y étions pas des plus dociles et le progrès avait en nous de maigres promoteurs. La syntaxe, la tenue des livres, l'algèbre avaient toujours pour nous quelque nouveau mystère. Nous nous perdions facilement dans le dédale des équations et dans les difficultés des verbes irréguliers. L'on trouvait le dessein stupide, la calligraphie inutile et le catéchisme ennuyeux. Enfin, nous étions des étourdis, aimant le tapage et le jeu par-dessus tout, capables de laisser la patience d'un saint par notre turbulence et notre entêtement.

A cet âge il est vrai—quand on a un peu de chaleur dans le sang—les images et les bons points sont d'un mince appât pour les écoliers. Seule la vue de la noire et redoutable férule pouvait jeter un peu de froid sur notre enthousiasme et nous réveiller de notre apathie pour la sagesse et le travail. A vrai dire l'on entassait bien dans nos mémoires jeunes et fidèles une foule de noms, de faits et de principes. Mais on nous enfonçait ça dans la tête à coups de marteau. C'était affaire de routine et non de raisonnement. En somme, nous faisons tout par devoir et rien par penchant.

Pourtant je fais erreur, une matière, mais une seule, avait pour nous des charmes, et cette matière était l'histoire du Canada.

C'est que, voyez-vous, rien ne frappe et captive les jeunes esprits comme le grandiose, le sublime et le merveilleux. Et quoi de plus féérique, quoi de plus saisissant que les archives glorieuses écrites avec le sang de nos aïeux. Quelle magie plus puissante pour enflammer les jeunes imaginations que le récit de cette émouvante épopée où le cliquetis des armes, le sifflement des flèches et des balles, le choc des baïonnettes et le reflet du scalpel, le massacre et le pillage, le chant du colon et le cri de l'Indien; où l'ardeur des saints dévouements, le désir du renom et de la gloire, la plainte des blessés et des mourants, et la prière des martyrs; où la loyauté et l'astuce, la bravoure et la perfidie, la haine et la joie, la victoire et la défaite, les lauriers et les cyprès, les larmes et les sourires, la paix et la guerre se trouvent en présence, se suivent, se croisent, se mêlent et se confondent en un drame ininterrompu et font de notre histoire un conte sublime et vrai? Oui, quelle note plus apte à faire vibrer toutes les fibres de nos jeunes cœurs que cette navrante lamentation d'un peuple plein de sève et de vertu agonisant sous la force et le nombre, et un siècle plus tard que cet hymne de triomphe d'une race persécutée et proscrite qui ressuscite et s'affirme au grand jour, fière de son passé et forte de l'avenir? C'est qu'aussi notre bon vieux professeur savait son histoire et savait

nous l'apprendre, c'est qu'il aimait son pays et savait instiller dans nos âmes ce même amour qui le possédait. Sa parole facile et rapide était une peinture vivante de tout ce qui s'est passé depuis notre berceau jusqu'à nos jours.

Il nous montrait Cartier mettant la moitié d'un continent à l'ombre du symbole de Dieu et du drapeau de la France. Il nous disait les souffrances de notre enfance, le courage de bronze et la vertu féconde de nos premiers colons. Il nous vantait l'énergique dévouement de nos évêques et de nos gouverneurs. L'on voyait nos missionnaires fécondant de leur vie la semence sacrée qui menaçait de ne pas germer dans le cœur des Indigènes. L'on voyait Dollard et ses braves embrassant pour la dernière fois la pierre de l'autel et du foyer et partant sublimes dans leur holocauste, pour un trépas certain!

Tout le monde était soldat, Tous n'avaient qu'un but, la grandeur de la patrie et la gloire de Dieu. C'était Frontenac, qui ne répondait à ses ennemis que par la bouche de ses canons. C'était d'Iberville, qui gagnait autant de victoires qu'il livrait de batailles. C'était Lemoyne de Sainte-Hélène, Hertel, Portneuf, saccageant avec une poignée d'hommes la Nouvelle-Angleterre et forçant l'ennemi jusque chez lui! Et en nous narrant tous ces dangers évités, ces succès inespérés, nos luttes corps à corps, nos exploits incroyables, nos faits d'armes touchant au merveilleux, si vous l'aviez vu s'enflammer, exalter nos soldats et déchaîner contre les gilets rouges et les perfides Indiens. "Oswego, Monongohela, Carillon" sont pour nous des gloires immortelles, disait-il. Et puis, peu après, en nous rappelant le sarcasme de Voltaire, la lâche inaction de Louis XV, la trahison de l'infâme Bigot, l'indignation mettait une flamme à son front et l'on lisait sur tous ses traits le vaste mépris que son cœur gardait pour ces hommes souillés et perdus d'honneur. Enfin, quand vinrent nos défaites, quand dans nos victoires ayant trouvé l'épuisement de nos forces, nous succombions écrasés mais non vaincus, je le vois encore les poings crispés, les yeux pleins d'éclairs, expliquer nos malheurs, et dans un enthousiasme qui le grandissait et où se mêlaient la colère et le regret, descendre de sa tribune, gesticuler, se passer la main dans son toupet grisonnant et nous crier de sa voix vibrante, émue: "Ah! si c'était aujourd'hui!"

Voyez-vous, c'est qu'il était patriote vraiment, ce fils de J.-Bte de la Salle, c'est que sous sa soutane battait fortement un cœur de bon canadien.

Pourquoi, disait-il, faire des phrases, afficher des sentiments qu'on n'a pas. Le vrai patriotisme c'est d'abord de connaître son origine, ses ancêtres, leurs exploits et leurs vertus. Les vôtres furent des martyrs! Vous êtes des épis germés dans le sang et le travail! Vous leur avez coûté assez cher, pourquoi laisser dormir dans leur poussière et leur oublier ces preux qui vous ont taillé avec leur épée et leur parole le faisceau de nos libertés religieuses et politiques!

Piessis, de Salaberry, de Lorimier, Morin, Bédard, Parent, Papineau, Cartier, gravez ces noms-là dans vos cœurs! Apprenez votre histoire. La religion du passé est une garantie de l'avenir des peuples. Et de jour en jour il continuait, déroulant à nos yeux toutes les phases de notre histoire jusqu'à la confédération! Nous écoutions silencieux, avides, suspendus à sa bouche, ne perdant rien de ce qu'il disait, car il y avait du feu et de la conviction dans sa pensée et de l'éloquence dans son geste, dans sa diction! Et tous gamins de dix à douze ans, nous nous en allions parfois le cœur serré, gros de colère, rageant contre la destinée et rêveurs longtemps après avoir quitté nos bancs de classe!

Plusieurs années se sont écoulées depuis, et si le Révd. Frère Brinolf a souvenance d'un petit à tête blonde, espiègle et remuant mais qui l'écoutait toujours à la leçon d'histoire, l'œil fixe et l'oreille tendue, il verra que si les gamins de sa classe avaient de la mémoire, ils avaient aussi du cœur! Ils n'ont pas oublié leur histoire et ont su garder pour celui qui la leur a si bien enseignée une profonde et reconnaissante amitié.

R. CHEVRIER



LE MARÉCHAL DE FONSECA
Promoteur de la Révolution



B. CONSTANT
Ministre de la guerre



L'EMPEREUR DOM PEDRO II



L'IMPÉRATRICE



LE COMTE D'EU



RIO-DE-JANEIRO. — VUE PRISE DE LA MER
LA RÉVOLUTION BRÉSILLIENNE

L'ANGE DE NOËL

(HISTORIQUE)

« Père, j'ai peur. Entendez-vous le vent mugir et la neige fouetter les vitres de la chambre ?

—Dors, ma chérie, dors : demain le temps s'éclaircira et la tempête sera loin.

—Je ne puis dormir, père : je souffre.

Ces paroles furent un coup pour le père. Il prit la petite main de l'enfant qu'il pressa contre ses lèvres, et courba la tête pour lui dérober sa douleur.

Hélas ! depuis bien des nuits la petite Angèle ne dormait plus. Une maladie de langueur, qu'elle avait héritée de sa mère, la tenait clouée sur son lit. Une toux déchirante soulevait à chaque instant sa poitrine, pendant que la sueur inondait son gracieux visage.

Pauvre enfant ! Pauvre père surtout ! il n'avait plus qu'Angèle au monde. Comme il l'aimait ! Comme il l'entourait de soins affectueux ! Le cœur de la mère partie semblait être confondu avec le sien pour chérir d'avantage cette enfant. Il avait appelé à son aide les princes de la science ; il avait invoqué les praticiens les plus célèbres ; il avait dit à l'un d'eux : « Sauvez ma fille, et la moitié de ma fortune est à vous. » Le médecin s'était incliné avec reconnaissance, mais il n'avait pu guérir l'enfant.

Depuis quelques jours le mal semblait grandir encore ; les joues pâles d'Angèle prenaient parfois des teintes livides, présages mystérieux de la mort. Son père ne la quittait plus.

Il avait abandonné toutes les préoccupations de la vie ; il ne songeait qu'à une seule chose, retarder l'instant fatal de quelques heures. Oh ! il était bien malheureux, le pauvre père ; car il lui manquait la suprême consolation que la bonté divine ménage aux infortunés : il lui manquait la foi.

avait dit à Thérèse de s'habiller pour sortir. J'étais contente, bien contente. Il tombait de la neige pourtant, Thérèse me prit dans ses bras, et me porta jusqu'à l'église de Jésus. Oh ! père, que c'était beau ! Il y avait tant de lumières, tant de fleurs autour de la crèche ! Toutes les cloches sonnaient comme à présent, et l'on chantait si bien ! L'église était remplie de monde ; on s'y pressait ; mais maman et Thérèse montèrent en haut ; et alors maman me montra un petit enfant couché sur la paille. Il était si joli ! Il me regardait en souriant ; je l'aimai tout de suite... oh ! je voudrais bien le revoir encore !

—C'est impossible, ma chérie ; n'entends-tu pas au dehors la neige tourbillonner sous l'aiguillon ?

—Il neigeait aussi l'année dernière.

—Oui, mais tu ne souffrais pas.

—C'est vrai, dit Angèle tristement.

Les cloches se taisaient à présent. On entendait dans la rue le bruit sec de la neige qui crépitait sous les pas. De temps à autre, la porte d'une maison se fermait avec bruit.

Angèle reprit tout à coup ;

« Père, je voudrais bien savoir si l'Enfant-Jésus est encore à l'église, cette année.

—Certes, il y est encore.

—Comment le savez-vous ?

—Mais, dit le père, il y est sans doute tous les ans.

—L'avez-vous déjà vu ?

—Oui, répondit-il ; mais il y a déjà longtemps.

—Ah ! si vous vouliez, continua Angèle en joignant ses petites mains ; si vous vouliez !

—Parle, parle vite : que veux-tu ?

—Eh bien je voudrais que vous allassiez à l'église, pour me dire si le petit enfant est encore là sur la paille, si il y a encore de belles fleurs alentour, et tant de lumières, tant de lumières !

—Mais, je ne puis te quitter en ce moment, ma bien-aimée ; qui te veillerait comme ton père ?

—Vous appellerez Thérèse, dit l'enfant suppliante.

—Et cela te ferait plaisir ?

—Un grand plaisir ! Maman m'a dit que l'Enfant Jé-



Depuis de longues années, il avait oublié le chemin de l'église ; tout entier au monde et à ses pompes, il s'était vu glisser du doute à la négation absolue. La politique haineuse à laquelle il a voué son talent, avait arraché de son cœur les dernières fibres religieuses qui vibraient encore. Et cependant il était entré dans l'âge mûr. Il avait vu partir sa jeune femme, pleine d'espérance et de foi ; mais cette mort n'avait pu éveiller en lui les sentiments éteints.

Et voilà que Dieu se rappelait de nouveau à sa mémoire, en venant lui demander son enfant.

II

Il y eut un assez long silence. La pendule sonna onze heures.

Alors dans l'air une grande voix domina la tempête ; les cloches de l'église voisine sonnèrent à toute volée pour annoncer le sublime événement de cette nuit.

Noël chantaient les cloches ; Noël !

Chrétiens réveillez-vous et accourez au pied des autels. Voici le jour béni entre tous les jours ! le jour par excellence !

L'enfant Jésus est né. Chrétiens, réveillez-vous et accourez !

Et le céleste écho était entendu ; car les fenêtres s'éclaircissaient subitement dans les rues désertes. Des ombres noires passaient derrière les rideaux ; on se préparait à entendre la messe de minuit.

Angèle soupira et regarda son père longuement, avec une tendresse infinie.

« Entendez-vous, père ? murmura-t-elle.

—Oui, ma fille bien-aimée ; ces cloches t'empêchent de dormir.

—Oh ! ce n'est pas cela. »

Et l'enfant mit la main sur sa poitrine qu'un feu interne dévorait. Elle reprit bientôt :

« L'année dernière je n'étais pas malade, et le vent ne gémissait pas aussi fort. Maman n'était pas encore partie pour le ciel ! Oh ! c'était un beau jour, père ; je me le rappelle si bien ! »

Un instant, Angèle ferma les yeux comme pour revoir en pensée les péripéties de cette journée, qu'elle rappelait de ses vœux.

« Le matin, poursuivit-elle, maman s'était levée de bonne heure, et elle

sus n'était exposé qu'une fois l'an, le jour de Noël.

—Et tu sais que c'est Noël aujourd'hui ?

—Oui, oui, je le sais.

—Eh bien, dit le père avec hésitation, j'irai lorsqu'il fera jour. »

Angèle baissa la tête et une larme brillante roula sur sa joue.

« Enfant gâtée, reprit son père en la couvrant de baisers, tu veux donc que je te quitte sur-le-champ ?

—Pour aller à l'église seulement, dit-elle à travers ses larmes. »

Le père sonna : Thérèse accourut anxieuse.

« Reste près d'Angèle, dit-il brièvement ; je ne tarderai pas à rentrer. »

—Que vous êtes bon ! dit l'enfant toute joyeuse : que vous êtes bon ! »

Thérèse s'assit au chevet du lit, et Angèle ferma doucement les yeux.

Un quart d'heure plus tard, M. de B. entra dans l'église de Jésus.

III

Une foule pieuse et recueillie se pressait sous la voûte du temple. La grande voix des orgues résonnait, puis-

sante parfois comme le cri de l'ouragan, douce et plaintive, l'instant d'après, comme le gémissement d'une âme repentante. De nombreux cierges entouraient l'autel qu'on n'apercevait qu'à travers un nuage d'encens.

Le père d'Angèle, la tête haute, traversa la foule et monta jusqu'au pied du chœur où la crèche était dressée, au milieu d'un parterre de fleurs rares.

« Caprice d'enfant, pensait-il : m'envoyer ici à pareille heure ; enfin, si je puis la distraire un instant, ce n'est rien. »

Ce disant, M. de B. promena un regard assuré autour de lui. Il vit les fidèles prier avec une ferveur angélique, le front courbé, les mains jointes. L'auguste sacrifice était commencé ; les prêtres, revêtus des plus riches ornements, célébraient les saints mystères. Les voix des chœurs s'unissaient aux chœurs des anges qui dans le ciel entonnaient l'éternel hosanna !

Et, reposant sur un peu de paille, la douce figure symbolique de l'Enfant-Jésus souriait à chacun, pendant que ses bras s'ouvraient comme pour presser contre son sein l'humanité entière.

Le père d'Angèle le contempla longtemps. Une émotion singulière s'empara de son être.

Son regard allait du prêtre qui célébrait l'office divin, à l'Enfant-Jésus qui lui tendait les bras.

Il fit un effort pour s'arracher à cette espèce de fascination, et retourna pour sortir, mais le peuple lui fermait le passage.

En ce moment un prêtre quitta l'autel, et vint se placer sur le seuil du chœur.

M. de B. se remit à sa place.

Le prêtre fit le signe de la croix, et, d'une voix que l'émotion faisait vibrer, il commença ainsi :

O vous tous qui souffrez, venez, et je vous soulagerai.

Ces paroles produisirent une commotion soudaine dans le cœur du malheureux père. Instinctivement, il fit un pas en avant pour recueillir mieux encore les paroles consolatrices qui se pressaient sur les lèvres du prédicateur.

Tant que celui-ci parla, le père d'Angèle demeura immobile, savourant en quelque sorte les consolations suprêmes que le prêtre lui apportait de la part du divin Enfant. Et lorsque les dernières paroles eurent résonné sous la voûte, il plongea sa tête dans ses réflexions.

Le saint sacrifice s'acheva. Le père d'Angèle vit les fidèles se presser à la sainte table ; il remarqua toutes ces figures illuminées par la foi et la suprême espérance ; il songea à ces jours lointains où lui aussi participait à ce banquet sacré. Il revit en pensée sa mère, pieuse et sainte créature ; il revit sa femme qu'il avait tant aimée ; il songea à Angèle qui s'éteignait lentement, et une immense douleur envahit son âme.

Quand il releva la tête, l'église était presque déserte ; le gaz était éteint ; seule, la petite crèche brillait comme un phare de consolation.

M. de B. s'avança jusqu'au banc de communion, et, s'y agenouillant : " O Dieu, dit-il, Dieu que j'ai cessé de servir depuis longtemps, rends-moi ma fille, et je reviens à toi pour toujours ! "

En disant ces mots un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

Enfin il sortit. Sous le porche, il trouva une mendicante à qui il donna une généreuse aumône, et revint lentement chez lui.

IV

Thérèse vint lui ouvrir la porte.

" Comment va Angèle ? furent les premiers mots de M. de B.

— Elle a dormi depuis votre départ ; elle vient seulement de s'éveiller."

M. de B. monta et vint embrasser sa fille.

" Eh bien, je suis demeuré trop long, n'est-ce pas ?

— Non, non, père, dit Angèle, dont la figure rayonnait. C'était si beau ! si beau !

— Mais oui, le petit enfant était là, reprit M. de B. en s'efforçant de sourire.

— Je le sais, dit Angèle avec extase, " il était encore plus mignon que l'année dernière."

M. de B. la regarda et vit seulement l'air radieux de l'enfant.

" Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis allée à l'église avec toi.

— Elle a le délire ! pensa le pauvre père en essayant de la calmer.

— Ecoutez bien, petit père, et dites-moi si c'est bien cela.

— Calme-toi, mon enfant, mon Angèle.

— Mais je suis calme, dit l'enfant blessée.

— C'est vrai ! eh bien ?

— Eh bien, reprit l'enfant, quand nous sommes entrés dans l'église, il y avait déjà beaucoup de monde ; on chantait... les prêtres étaient à l'autel... nous avons traversé la foule, et nous sommes allés admirer la crèche. Que de lumières, que de belles fleurs ! Il y avait surtout un arbre superbe qui se penchait au dessus de l'Enfant-Jésus.

— Un palmier, dit M. de B., dont la surprise allait croissant.

— Oui, un palmier. Nous allions sortir de l'église, quand le prêtre est venu non loin de nous ; il a parlé. Vous l'écoutez, petit père, et vous sembliez bien triste."

M. de B., à ce récit étonnant, sentit son cœur bondir dans sa poitrine et regarda Angèle avec une sorte d'épouvante.

" Et sais-tu ce qu'il a dit ? demanda M. de B. d'une voix que l'émotion faisait trembler.

" Il a dit, reprit Angèle en attirant son père, il a dit que l'Enfant-Jésus vous consolera."

M. de B. tressaillit.

" Nous sommes encore demeurés bien longtemps, poursuivit la petite fille ; puis on a éteint les lumières ; alors vous vous êtes approché de l'Enfant-Jésus ; vous vous êtes mis à genoux, et vous avez dit en pleurant : " O Dieu ! rends-moi mon Angèle, et je serai à toi pour toujours ! "

M. de B. jeta un cri et devint pâle comme un mort.

" Oui, vous avez dit cela, dit Angèle triomphante ; mais j'ai bien vu que vous n'entendiez pas la réponse de l'Enfant-Jésus.

— Une réponse ?

— Oui, petit père ; l'Enfant-Jésus vous a répondu.

— O mon Dieu, qu'a-t-il pu dire ? s'écria M. de B. avec une sorte d'égarément.

— Il a dit : *Reviens d'abord à moi.*

M. de B. se laissa tomber à genoux auprès de l'enfant dans une émotion indescriptible.

" Et lorsque nous sommes sortis de l'église, acheva Angèle, vous avez donné une pièce d'or à la vieille Jeannotte en lui disant tout bas : " Prie pour Angèle et pour son père."

Cette fois, M. de B. n'y tint plus ; il entourait l'enfant de ses deux bras, et laissa couler ses larmes.

Faut-il dire que le même jour M. de B. retournait à cette même église de Jésus, mais cette fois pour s'agenouiller dans un confessionnal ? Le lendemain il s'approcha de la sainte table avec une ferveur qui édifia tous les assistants.

A partir de ce jour, un mieux se produisit dans la santé de l'enfant ; les médecins qui l'avaient abandonnée, reprurent courage, et un mois ne s'était écoulé qu'Angèle, accompagnée de son père, venait à l'église de Jésus remercier Dieu de son entier rétablissement.

MONTRÉAL

CHRONIQUE DU FEU

La seconde division, les " crochets et échelles," est entièrement composée de Canadiens-français, tous charpentiers. Leurs noms sont estropiés affreusement ; exemple : Charl Mouceau, Pier Alard, Stanis Reno, Maurise Monmarquet, etc.

La 3ème compagnie " Protecteur," avait une porte *place de l'audience* (bâtiment en pierre construit en 1860. Cloche d'alarme de 300 lbs.)

La compagnie No 5 porte le nom " La Reine " et se trouve rue Wellington, quartier Ste-Anne, dans un bâtiment à deux étages, construit en 1847. (Cloche d'alarmes de 228 lbs.)

La compagnie No 6 est appelée " Voltigeurs " et composée de Canadiens-français, porte rue des Allemands, bâtiment en brique élevé en 1852. (Cloche de 144 lbs.) Citons les noms de quelques membres : Zéphire Léveillé, Phalet Labelle, Michelle Comon, (était-ce une femme ?) etc.

Le No 7, " Compagnie de Tuyaux," coin des rues Bleury et Craig.

Seconde division : " Crochets et Echelles."

Huitième compagnie " Union " rue Ste-Catherine, bâtiment en brique à deux étages, construit en 1854. (Cloche d'alarmes de 200 lbs.)

Neuvième compagnie, " Héro," place Chaboillez. Le poste est un bâtiment en brique à deux étages, construit en 1857. (Cloche d'alarmes de 193 lbs. Ses membres sont Canadiens-français.)

Le chef termine enfin son rapport en demandant au comité du feu d'adopter au plus tôt le système d'alarme électrique, disant que les domages seraient considérablement réduits " si ce système perfectionné était employé."

En 1863, le télégraphe d'alarme est en opération, le coût en a été de \$20,000.

Mais arrivons à l'année 1866. Il y eut 111 incendies parmi lesquels se trouvent les " College Barracks."

En 1867, les compagnies volontaires sont remerciées.

Durant le cours de l'année, 163 alarmes ont été sonnées. Le nombre de postes est de neuf

" Je regrette, dit le chef dans un rapport, d'avoir à constater la mort de Wm Sharp, un de nos pompiers, qui fut tué à la distillerie de M. Spelman, le 16 septembre, par l'éroulement d'un mur. C'est le second pompier qui a rencontré la mort dans l'exécution de son devoir depuis que la cité a été incorporée, en 1840. La première victime fut Wm Douglas, tué par la chute d'une pierre au feu de l'hôtel Donegana, en 1849.

" Nous avons aussi à déplorer la perte de six autres vies en dehors du département du feu ; savoir : un jeune homme, dont les restes furent trouvés le 10 octobre dans une vieille bâtisse qui avait servi de câblerie (sic), dans l'Avenue Colborne et qui avait passé au feu la veille ; la famille Shaw, dont le père, la femme et deux enfants périrent le 17 novembre, dans la rue Forfar ; et une jeune fille dont les vêtements prirent feu, dans la rue Jacques-Cartier, le 29 novembre.

" Plusieurs des incendies, cette année, ont occasionné la perte de propriétés de grande valeur : L'église Zion, rue Radegonde, le 28 juillet ; la distillerie de Spelman, rue Saint-Maurice, le 16 septembre ; la salle de billard de Dion, au Nordheimer's Hall, rue Saint-Jacques, le 22 décembre, etc."

Plus loin le chef s'extasie devant la hauteur des nouvelles constructions d'alors, et il dit : " La hauteur extraordinaire des bâtisses de quatre et même de six étages que l'on construit à présent semble nécessiter l'adoption de moyens de sauvetage plus efficaces que ceux qui sont en usage actuellement.

Durant l'année 1869, deux églises sont détruites : l'église Saint-André et l'église du Messie. A part cela rien qui mérite d'être signalé.

A suivre

E. J. Massicot

POÉSIE DE NOEL

SÉRAPHINETTE

Ding dong, ding dong, la cloche sonne
Séraphinette ouvre les yeux
Ding dong, réveille-toi mignonne,
N'entends-tu pas ses airs joyeux ?

Mets ta couronne de fleurs blanches,
Ton bleu collier et ta croix d'or ;
Mets ta toilette des dimanches,
L'enfant Jésus sourit encore ;

Il te sourit ma blondinette,
Ma blondinette au bel œil noir ;
Il dit tout bas : " Séraphinette
Pourquoi ne veux-tu plus me voir ? "

Voici ce bouquet de fraîches roses,
Ces fins joujoux dans ton soulier ;
Pour toi, toutes ces belles choses
Vont garnir ton berceau d'osier.

Par les ajours de la dentelle
La tendrille de tes rideaux,
Le soleil sur ta main cisèle
Des fleurs d'or, de petits anneaux

Anneaux jolis qui semblent dire
A la dormeuse du berceau :
" O ma charmante il faut sourire
Aux doux rayons du jour nouveau.

Voici l'heure où, dans le village,
Les mignonnettes comme toi
A la crèche du voisinage,
Vont adorer leur petit roi :

Ce chérubin si blond, si rose
Aux menottes de blanc satin,
Qui sur les brins moussoux repose
Et lève au ciel son œil muet.

Ding dong, ding dong, la cloche sonne,
Séraphinette ouvre les yeux ;
Ding dong, réveille-toi mignonne :
N'entends-tu pas ses airs joyeux ?

Ch. M. Ducharme

L'histoire, en vérité, ne sert à rien. On prend tous les jours l'humanité avec de vieux pièges qui ont déjà servi. — JULES SIMON.

NOËL
(Voir gravure)

La glorieuse Trinité invente Noël ; le Verbe dépose sa couronne et son sceptre de commandement sur tout ce qui a été fait, pour prendre la couronne d'épines et la croix ; le Père et le Saint-Esprit le revêtent du sacerdoce afin d'intercéder pour l'humanité dont il revêt la chair.

Sur la terre, le Verbe fait chair naît dans la crèche. Les anges annoncent la bonne nouvelle et chantent le Gloria ; à travers les siècles, les cloches appellent les fidèles à la crèche. Le péché du vieil Adam est effacé par le nouvel Adam.

LA MESSE DE MINUIT

La pompe des messes de minuit, dans les grandes villes, m'a toujours laissé dans le froid : la nuit de Noël à la campagne, au contraire, produit en moi une vive impression. D'où cela vient-il ? Pourquoi mon émotion s'épanouit-elle dans les pauvres murs d'une église de village, tandis qu'elle reste fermée à Paris, malgré le luxe et la mise en scène savante des cérémonies religieuses ? Est-ce parce que par la manifestation simple et naïve d'une foi sincère peut seule faire vibrer certaines cordes sentimentales ? Ou cela tient-il à ce que l'église de village me rappelle ma dix-huitième année, et qu'on a toujours une préférence pour les milieux qui nous rajeunissent ? Je ne sais ; mais je me souviens encore avec bonheur d'une messe de minuit entendue à P. . . . , dans une humble paroisse perdue aux confins de la Touraine et du Poitou. — Je vois la place de l'église avec ses ormeaux découpant sur le ciel étoilé leurs branches décharnées ; j'entends le tapage des sabots et les toux étouffées des fidèles pénétrant dans la nef humide en contrebas, tandis que le dernier coup de la messe tintait dans l'air sec et froid de la nuit de décembre.

Tous les gens du faubourg étaient là, et aussi les métayers des closiers éparses à deux lieues aux alentours ; les hommes en vestes de droguet, les femmes en capes noires et en coiffes blanches, les gars aux blouses neuves et raides, debout et massés sous les orgues. Le pâtre de la commune lui-même était descendu de sa bergerie, amenant avec lui selon l'antique tradition le plus jeune de ses agneaux qui bêlait doucement pendant les versets de l'Introït. La nef était plongée dans une demi-obscurité, d'où les têtes émergeaient discrètement. Parfois les rayons lumineux partant des cierges du maître-autel faisaient jaillir de l'ombre une figure de vieux laboureur ou un délicat profil de jeune fille.

Une faible odeur d'encens montait en spirales bleuâtres et se mêlait avec la buée des haleines s'échappant des lèvres des fidèles par cette froide veillée d'hiver. Debout devant le pupitre, le vicair psalmodiait l'évangile de saint Luc où se trouve si naïvement conté l'annonciation aux bergers : " Or, il y avait là, aux environs, des bergers qui veillaient dans les champs, gardant tour à tour leur troupeau la nuit. Tout à coup, un ange du Seigneur parut auprès d'eux. . . . " Et l'évangile achevé, pendant l'offertoire, l'assemblée entière entonnait tout d'une voix : " *Adeste fideles, Venite adoramus Dominum !* " Et à ce chant d'une intimité si naïve, d'une saveur si antique, il me semblait voir dans la nuit les pâtres s'en allant vers Bethléem, à la recherche de l'enfant " enveloppé de langes et couché dans une crèche ; " j'entendais le chœur de leurs voix rustiques : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! " Et le pâtre, là-bas, agenouillé contre un pilier, avec son agneau bêlant dans ses bras, me paraissait être un de ces bergers de Bethléem ; je me demandais si je n'allais pas voir mystérieusement s'ouvrir l'une des murailles de la nef, et à la clarté des étoiles, si je n'allais pas contempler la crèche où dormait, entre le bœuf et l'âne, le divin nouveau-né, radieux comme un soleil !

La Révolution a été la vraie cause de la génération des mœurs. — NAPOLÉON IER.

PROVINCE DE QUEBEC.

Département des Terres de la Couronne.

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 novembre 1889.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux articles 1334, 1335 et 1336 des Statutes Refondues de la Province de Québec, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans les salles de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, JEUDI, le 9 JANVIER prochain, à 10 h. 30 m. A. M., aux conditions insérées ci-après, savoir :

Agence de l'Ottawa Supérieur.

Número.	Locations de coupes de bois			Superficie.
	Localité.			Milles carrés.
N. No. 10,	2nd rang,	Bloc A.		25
S. 10,	2nd do	do do		25
N. 11,	2nd do	do do		25
S. 11,	2nd do	do do		25
N. 12,	2nd do	do do		25
S. 12,	2nd do	do do		25
N. 10,	3me do	do do		25
S. 10,	3me do	do do		25
N. 11,	3me do	do do		25
S. 11,	3me do	do do		25
N. 12,	3me do	do do		25
S. 12,	3me do	do do		25

Locations de coupes de bois.

No.	Localité.	Superficie
	Rivière Ottawa,	Milles carrés.
572,		34
573,	do	25
574,	do	31
575,	do	25
576,	do	25
577,	do	25
578,	do	25
579,	do	25
580,	do	25
581,	do	25
582,	do	17
583,	do	15
584,	do	32½
585,	do	25
586,	do	25
587,	do	25
588,	do	25
589,	do	25
590,	do	29
591,	do	24
592,	do	25
593,	do	25
594,	do	25
595,	do	32
596,	do	19
597,	do	31½
598,	do	25
599,	do	25
600,	do	25
601,	do	23
602,	do	14
603,	do	10
604,	do	17
605,	do	23
606,	do	22
607,	do	26
608,	do	11
609,	do	22
610,	do	17
611,	do	19
612,	do	19
613,	do	7
614,	do	

Superficie totale . . . 1293

Agence du Lac St Jean.

No. 123,	Rivière Petite Péribonka,	50
124,	do do do	50
126,	do Péribonka,	42
129,	do aux Iroquois,	15
133,	do Ouatichouan Ouest,	12
134,	do do do	7½
135,	Arrière do do	16
136,	do do do	20
137,	Lac des Commissaires, S. E.,	30
138,	Arr. Lac des Commissaires, S. E.,	20
139,	Lac des Commissaires, S. O.,	24
140,	Arr. Lac des Commissaires, S. O.,	20
141,	Rivière Métebetchouan,	20
141,	do do do	17
No. 142,	do do do	25
144,	do do do	20
144,	do do do	20
145,	Ouest du Lac Kamamintigongue,	36
No. 150,	Canton DeQueen,	23
155,	do Boileau,	13
159,	Rivière Cyrac,	16½
160,	do do	26
161,	do do	36½
162,	do do	37½
163,	do Pika,	51
164,	do do	26½
165,	do do	23½
166,	Rivière Mistassibi Ouest,	10
167,	do do Est,	10

Superficie totale . . . 720½

Agence du Saint-Maurice.

Localité.	Superficie
Milles carrés	
No. 7, E. Rivière Batiscan,	24
Agence de Rimouski.	
Location, No. 1, canton Neigette.	22½
do No. 2, do do	8½
do No. 2, canton Macpès,	12½
do Rivière Causapsoul, Nord,	10
do do do Sud,	10
do No. 2, Rivière Humqui	6
do No. 3, do Nemtayé,	20
Total . . . 86½	

Agence du Saguenay.

Location, Tadoussac, Est,	5
do Rivière Manitou, No. 1, Est	30
do do No. 2, "	30
do do No. 3, "	30
do do No. 1, Ouest,	30
do do No. 2, "	30
do do No. 3, "	30
Rivière Grande Trinité No. 1, Est,	50
do do No. 2, "	50
do do No. 1, Ouest,	50
do do No. 2, "	50
do Petite Trinité No. 1, Est,	14
do do No. 2, "	14
do do No. 1, Ouest,	14
do do No. 2, "	14
do Calumet No. 1, Est,	25
do do No. 2, Ouest,	25
Location Canton Lafèche,	18
do Rivière Sault au Cochon No. 4, Est,	40
do do No. 3, "	20
Superficie Totale . . . 569	

Agence de Gaspé.

Location, Baie de Gaspé Sud,	11
do do Nord,	9½
do Sydenham Sud,	17½
do Rivière Saint-Jean No. 1, Sud,	12
do do Nord,	14
do do Dartmouth Sud,	24
do do Nord,	19½
Arrière do do Nord,	32
Superficie totale . . . 142½	

Agence de Granville.

Location, canton Armand, rang E.,	2½
do canton Armand,	19
do No. 45, rivière Saint-François,	14
do No. 46, do do	16½
do No. 47, do Noir,	38
do canton Parke No. 2,	24
Superficie totale . . . 113½	

Agence de Bonaventure Ouest.

Location, Ruisseau Tom Ferguon,	16
do Rivière Escuminac,	10
do Canton Nouvelle-Ouest,	9
do Ruisseau Glen,	2
do Rivière André,	6
do Arrière rivière Nouvelle-Ouest,	10
do Ruisseau du Moulin No 2,	12
do Arrière ruisseau du Moulin, N.	10½
do do do Sud,	5
do Canton Carleton, No 2	2
do Canton Ristigouche,	2
Superficie totale . . . 88½	

Agence Saint-François.

Location, Canton Emberton,	17
do do Chesham No. 1,	19½
do do Chesham No. 2.	26½
Superficie totale . . . 63	

Condition de la vente.

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix qui sera fixée le jour de la vente.

Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue.

Les locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents, que cela concerne, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHÉ,
Assistant-Commissaire T. C.

N.-B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par ordre en conseil, sont les seuls autorisés à publier ce avis.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL. 21 DÉCEMBRE 1889

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

Puis, obéissant à un mot d'ordre, donnée on ne sait par qui ces groupes sortirent, et peu à peu par une attraction fatale, se trouvèrent réunis, formant une véritable armée qui se dirigea vers la place Santa-Ana.

Au bruit que faisaient les spectateurs des courses, bientôt répondirent, comme un écho dont l'intensité augmenta de minute en minute, les grogne-

ments formidables de cette foule irritée.

Et cela alla crescendo jusqu'à la fin des courses ; des hommes, à allure équivoque, parcouraient les rangs des mécontents, poussant au désordre, allumant les colères, attisant le feu, souillant les violences.

Tout à coup, comme le dernier taureau venait d'être terrassé, donnant ainsi le signal du départ à la foule massée sur la place Santa-Ana, un coup de revolver fut tiré, blessant l'un des mécontents : l'auteur de cette agression fut-il un des spectateurs véritablement épouvanté de l'attitude hostile de ces gens, ou bien Giovanni avait-il chargé un de ses séides de faire, par ce moyen, éclater la fureur de la foule ? Cela, on ne le sut jamais.

En moins de rien, les mains se trouvèrent armées et une bousculade épouvantable se produisit, où les détonations se mêlèrent aux hurlements : les hommes juraient, les femmes épouvantées poussaient des cris perçants.

Les agents de police essayaient d'intervenir : mais que pouvaient-ils au milieu d'une pareille foule en furie ? Ils furent bientôt réduits à se dé-

fendre eux-mêmes et les plus sages se mirent à l'abri.

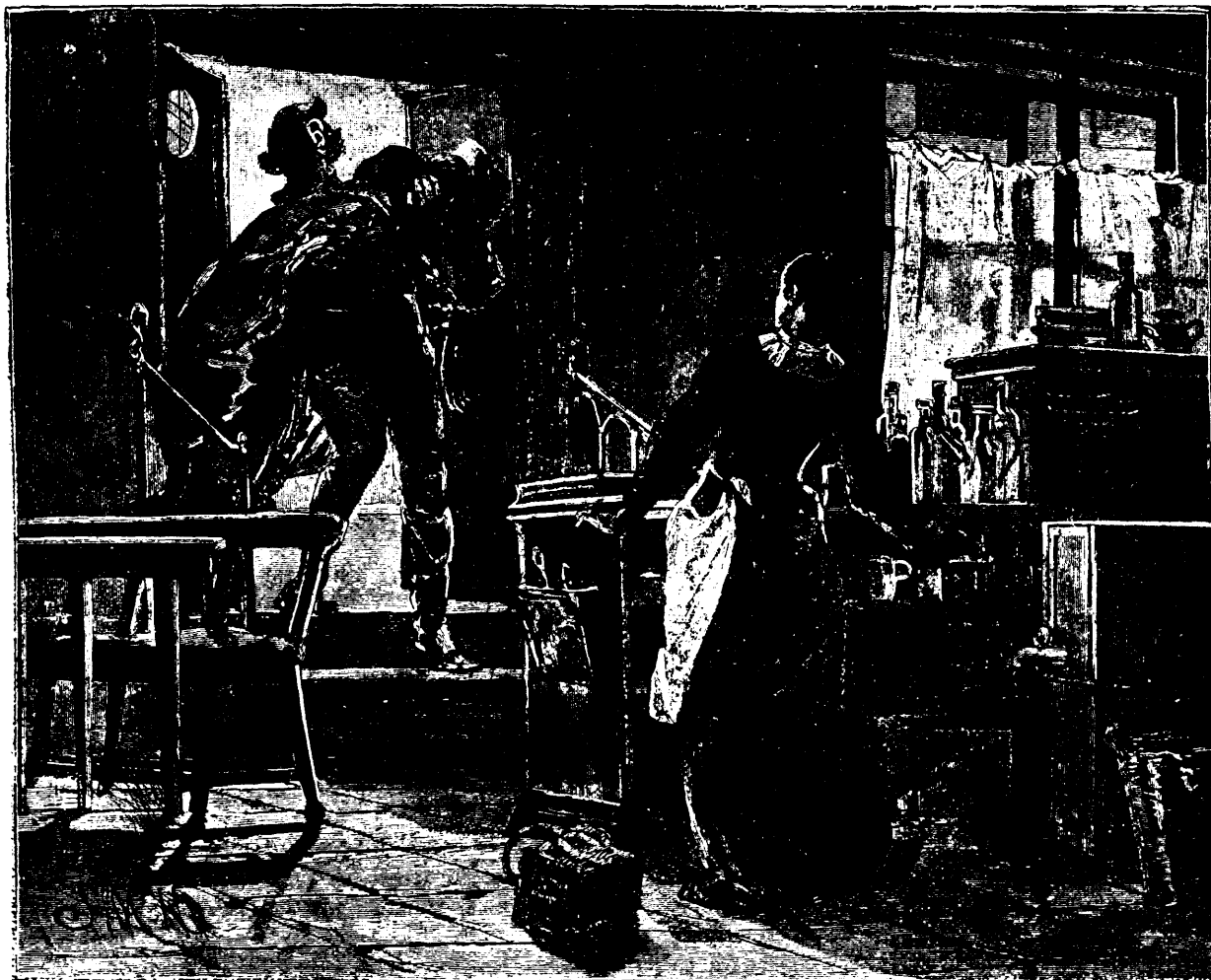
C'était précisément sur les spectateurs des tribunes que les mécontents s'étaient précipités ; les toilettes des dames furent déchirées ; des jeunes filles furent renversées et foulées aux pieds ; les pères, les maris, les frères, les fils, exaspérés, tiraient des coups de revolver, au hasard, dans le tas des assaillants et des assaillis, véritable bataille où les balles attrapaient n'importe qui, amis ou ennemis.

Presque dès le premier instant de l'émeute, le général Mendès y Tendura avait été séparé de Merced et Pierre, bousculé, entraîné d'un autre côté, n'avait pu les rejoindre ni l'un ni l'autre.

Le général, pâle, ensanglanté par une balle qui lui avait effleuré le front, les vêtements en lambeaux, tête nue, ayant perdu son chapeau dans la bagarre, appelait en vain sa fille.

Puis, des émeutiers, l'ayant reconnu soudain, firent un cercle autour de lui pour le protéger ; tout à coup un cri s'éleva :

— Vive le général Mendès y Tendura !



Dolorès, s'écria-t-il. — Page 58, col. 1

Et avant qu'il eut pu s'en défendre, en dépit de son désespoir, ils s'emparèrent de lui pour le porter en triomphe.

— Ma fille !... implorait-il... mon enfant !

Mais, à moitié ivres, ils continuaient à hurler, ne le comprenant pas.

Merced, tout en larmes, était restée en détresse dans un groupe d'hommes et de femmes sinistres ; une de ces créatures l'avait empoignée par les bras et une autre lui enlevait brutalement les anneaux d'or qui pendaient à ses oreilles : déjà d'autres filous l'avaient débarrassée de sa montre, de ses bracelets ; on avait coupé aussi la dentelle de sa robe et arraché la mantille qui lui couvrait la tête.

Et immobile, désespérée, la pauvre enfant ne songeait pas à se défendre, se bornant à sangloter d'une voix pitoyable :

— Mon père !... mon père !...

Tout à coup un remous se fit sentir dans la foule et une voix dont le timbre la fit tressaillir, lui dit :

N'ayez pas peur, mademoiselle... prenez mon bras et venez... nous allons sortir d'ici...

En même temps, d'un tour de main, il écartait ceux qui l'entouraient.

Monsieur Joachim ! s'exclama t-elle en se sentant au cœur un soulagement inexprimable.

Celui qui, une fois déjà, à la Culebra, lui avait sauvé la vie, saurait bien l'arracher à la fureur de ces brutes.

Sans hésiter, elle posa sa main sur le bras qu'il lui tendait.

Alors, jouant du poing et des pieds, enfonçant les côtes des récalcitrants, se faisait aider par les ouvriers du chantier qu'il rencontrait sur son chemin le jeune homme réussit à tirer vivante de cette fournaise humaine la pauvre enfant.

Mais c'en était trop pour elle ; ces émotions étaient au-dessus de ses forces physiques, et lors-

que tout danger parut conjuré, son énergie l'abandonna et elle serait certainement tombée, si Jacques, qui la surveillait avec sollicitude, ne l'eût retenue.

Comme il eût fait d'une plume, il la prit dans ses bras, et d'un pas rapide, enfilant la première rue qui s'offrait à lui, il se mit à marcher, n'ayant qu'un but : mettre la plus grande distance possible entre lui et la place Santa-Ana.

Après un quart d'heure de course rapide, il sentit qu'il ne pourrait aller plus loin et s'arrêta, regardant autour de lui pour voir où l'avait amené le hasard de sa fuite.

Il se trouvait dans l'un des faubourgs de la ville ; tout était désert, les maisons semblaient abandonnées, et de là bas, très affaiblis, parvenaient jusqu'à lui les échos de la bagarre qui durait toujours.

A quelques pas de lui, une taverne étalait son enseigne au dessus de la porte grande ouverte, sans réfléchir, il courut jusque là, franchit le seuil, et seulement alors reconnu en quel endroit il se

1

trouvait.

—Dolorès ! s'écria-t-il en voyant une femme qui s'avancait précipitamment vers lui. Dieu soit loué !

—Qu'arrive-t-il ? demanda la femme de Pierre Miquet.

Puis, apercevant les vêtements ensanglantés de son cousin :

—Vous êtes blessé ! fit-elle avec angoisse.

—Non... ce n'est rien ; ne vous occupez pas de moi... il s'agit de cette enfant que je viens d'arracher du milieu de l'émeute... Pouvez-vous en prendre soin ?

Le visage de Dolorès s'éclaira à la pensée qu'elle pouvait rendre service à Jacques.

—Suivez-moi, dit-elle ; là où je vais la mettre, elle sera en sûreté.

Elle avait ouvert une porte vitrée qui donnait dans une pièce servant d'arrière-boutique : c'était là que couchait la jeune femme.

Jacques déposa Merced sur le lit.

—Je vous la confie, dit-il d'une voix émue à Dolorès... Donnez-lui les soins que réclame son état... moi, je cours aux nouvelles... lorsqu'elle aura repris possession d'elle-même, vous empêcherez qu'elle ne sorte en lui disant que je vais revenir avec son père.

Il jeta un regard sur la jeune fille et s'élança au dehors.

Maintenant, la foule s'était répandue dans les rues, chantant, hurlant, entrant dans les bars se gorgant d'alcool, en ressortant pour insulter et maltraiter les passants.

Un flot de cette écume vint battre les murs du (Grand-Français). Une centaine d'hommes, des européens pour la plupart, des ouvriers des chantiers du canal, sans doute, entouraient un individu nu-tête et les vêtements en désordre, qui se débattait, criant, gesticulant, se garant du mieux qu'il pouvait des poings armés qui le menaçaient.

Celui-là, c'était Pierre Miquet que des travailleurs des chantiers avait reconnu dans la foule et poursuivit jusque-là, l'insultant et le houspillant pour lui faire payer, disaient-ils, toutes leurs misères.

—Ah ! s'écria-t-il à la fin, exaspéré, hors de lui, vous m'accusez de vos misères ! Y suis-je pour quelque chose, moi ? est-ce avec moi que vous avez traité ? est-ce à moi qu'il faut vous en prendre si, malgré les promesses faites, votre entrepreneur vous vole indignement ?... Adressez-vous à Giovanni Corda... plaignez-vous à l'administration du canal elle-même, mais reconnaissez que toutes les fois que cela a été en mon pouvoir, j'ai défendu vos intérêts et plaidé votre cause.

Ces paroles, prononcées d'une voix chaude, vibrante, parurent produire quelque effet sur cette horde de furieux ; le cercle menaçant qui entourait l'ingénieur s'élargit et les lèvres injurieuses devinrent muettes.

—Allons, dit-il en changeant subitement de ton et en prenant une allure bonne enfant, entrez avec moi au Grand-Français, trinquer à l'indépendance.

Par un revirement subit, les idées hostiles de la populace se transformèrent et de plusieurs poitrines s'échappèrent ces mots :

—Hurrah ! pour monsieur Miquet.

Un fou rire de triomphe crispa la bouche de l'ingénieur qui fit volte-face et pénétra dans la traversine ; en un clin d'œil les tables furent prises d'assaut par la bande, à moitié ivre déjà et qu'excitait à boire les senteurs d'alcool répandues par l'établissement.

—Eh ! cria Miquet, en assénant sur la table un coup de poing formidable... eh ! la baraque est donc vide ?

La porte vitrée du fond s'ouvrit et Dolorès parut, légèrement effarée par cette invasion de consommateurs d'aspect peu rassurant.

—Voilà, voilà, dit-elle en cherchant à affermir sa voix... qu'y a-t-il pour votre service ?

Ce disant, elle s'était avancée, sortant de l'ombre qui l'enveloppait et la lumière crue du jour, pénétrant par la porte grande ouverte, frappait en plein son visage.

Un épouvantable juron retentit, dominant le tumulte.

La jeune femme se retourna et demeura pétrifiée en se trouvant face à face avec son mari.

—Vous ! murmura-t-il en s'appuyant à une table pour ne pas tomber, vous !

Mais déjà le misérable avait triomphé du premier moment de surprise ; son visage avait repris son impassibilité d'emprunt et dans sa prunelle à demie voilée par la paupière, rien autre chose qu'un regard indifférent.

Quant à elle il lui fallut une force de volonté surhumaine pour tenir la promesse qu'elle avait faite à Jacques et ne pas lui cracher à la figure sa haine et son mépris.

Cependant, Dieu sans doute lui envoya l'énergie suffisante pour ne pas se trahir ; elle détourna les yeux, s'éloigna et, comme si de rien n'était, se mit à circuler de table en table, versant l'anisado à pleins bords.

Est-il besoin de dire que Pierre, lui aussi, avait toutes les peines du monde à se contenir et à cacher sous un calme apparent l'anxiété qui lui tenaillait le cœur.

La brusque apparition de sa femme l'avait glacé jusqu'aux moelles ; au milieu de l'existence étrange, enfiévrée, qu'il menait depuis plusieurs semaines, il avait fini par oublier sa situation ; le crime affreux commis par lui sur son cousin était loin de sa pensée ; quand aux liens qui l'unissaient à Dolorès, ils n'existaient plus pour lui. Il était réellement bien entré dans la peau de son personnage : il s'appelait Jacques Miquet, ingénieur de la Compagnie du canal, célibataire, et en position d'épouser la fille du général Mendès y Tendura.

Et voilà que, tout à coup, Dolorès se dressait devant lui, comme un fantôme, évoquant le passé terrible, sanglant, lui montrant l'inanité de ses rêves, se mettant en travers de sa route, dressant entre lui et le but qu'il poursuivait un obstacle insurmontable.

Tout en pensant à cela, machinalement et sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il portait à ses lèvres le verre d'anisado, toujours rempli par un voisin plein d'attention, et brusquement l'avait d'un trait.

Autour de lui, le tumulte allait grossissant, des injures éclataient, des querelles prenaient naissance et dans plusieurs mains brillaient déjà les lames des couteaux.

Deux hommes qui se colletaient à côté de lui arrachèrent Pierre Miquet à ses réflexions.

Il se leva, et marchant vers la porte :

—Que ceux d'entre vous, s'écria-t-il, qui veulent exposer à l'administration du canal leurs justes réclamations, me suivent.

Et il franchit le seuil de la taverne.

Aussi rapidement qu'il s'était rempli, le Grand-Français se vida et il ne resta plus dans l'établissement que Dolorès, appuyée à la muraille, la face blême, les jambes molles, la poitrine écrasée sous un poids formidable, les oreilles bourdonnantes des clameurs furieuses, envoyées jusqu'à elle par la bande qui s'éloignait.

Bientôt l'écho n'apporta plus à la pauvre femme qu'une rumeur indistincte, assourdie, confuse.

Alors elle sortit de sa torpeur ; un long frisson secoua ses membres et elle passa fébrilement la main sur ses yeux, comme quelqu'un qui s'éveille d'un long sommeil.

—Voyons, fit-elle à mi-voix, ce n'est pas possible... ce n'est pas lui que j'ai vu là, tout à l'heure, devant moi. Oh ! non, ce n'est pas possible... j'ai rêvé.

Mais alors, lui revint en mémoire le cri de surprise et d'effroi échappé à Pierre lorsqu'il l'avait aperçue.

Non, elle ne pouvait avoir aucun doute... c'était bien Pierre, c'était bien son mari, l'homme qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore.

—Oh ! malheureux !... malheureux !

Elle était tombée sur un siège, et la tête cachée dans les mains, elle sanglotait : deux sentiments divers se disputaient son âme et elle ne savait lequel l'emportait, de la douleur causée par l'affection qui lui restait pour son mari ou de son mépris pour elle-même, en constatant qu'elle aimait encore ce misérable.

Mais soudain elle se redressa, ayant au cœur un sentiment de terreur inexplicable.

Vivement, elle courut à la porte et regarda dans

la rue ; la rue était déserte et silencieuse ; au loin on entendait encore des clameurs et des détonations qui arrivaient jusqu'à elle par dessus les habitations.

Mais ce n'était point cela qui l'effrayait.

Ce dont elle avait peur, c'était que Pierre revint.

Une lumière intense s'était faite tout à coup dans son cerveau et elle avait compris que désormais elle devenait pour son mari un être gênant, un obstacle à ses visées ambitieuses...

Elle serra les mains avec angoisse et murmura :

—Ah ! s'il osait...

Comme elle achevait ces mots, dans la petite pièce du fond, un gémissement se fit entendre.

Dolorès tressaillit.

—Et moi qui oubliais cette pauvre enfant, murmura-t-elle.

Quand elle ouvrit la porte vitrée qui communiquait avec la grande salle, elle aperçut Merced qui, soulevée sur son coude, toute pâle, toute tremblante encore du danger qu'elle avait couru, était cependant revenue à elle.

—Où suis-je donc ? balbutia la jeune fille, et qui êtes-vous donc, madame ?

—N'ayez crainte, répondit Dolorès en s'efforçant de sourire, je suis une amie... Comment vous trouvez-vous ?

—Mieux..., beaucoup mieux même... Mais la personne qui m'a sauvée, qu'est-elle devenue ?...

Et en disant cela, ses regards erraient par la pièce pour y chercher celui dont elle parlait.

—Il est reparti, fit Dolorès, vous recommandant de ne pas vous inquiéter... Il allait à la recherche de votre père...

—Mon pauvre père ! gémit Merced en croisant les mains, tandis que deux grosses larmes perlaient à la pointe de ses cils.

Elle demeura un moment silencieuse, angoissée ; puis, tout à coup :

—Ai-je rêvé ? demanda-t-elle ; il m'a semblé tout à l'heure entendre là tout près de moi, les cris de ces horribles gens... comme sur la place Santa-Ana.

—Non, vous n'avez pas rêvé, répondit Dolorès ; ces bandits sont venus...

Merced poussa un cri de terreur, et, sans réfléchir :

—Ils me poursuivaient ! balbutia-t-elle.

—Non... ils venaient boire.

Et pour rendre ces paroles compréhensibles :

—C'est ici une taverne, mademoiselle.

Merced hocha la tête.

—Je voudrais vous demander encore quelque chose, dit-elle.

—Parlez, et s'il est en mon pouvoir de vous satisfaire...

—Tout à l'heure, en même temps que ces gens qui hurlaient, n'est-il pas venu une autre personne ?

Dolorès tressaillit, ses lèvres devinrent toutes blanches, et dans son œil agrandi passa une lueur terrifiée.

—Une autre personne ? balbutia-t-elle... Mais... je ne sais ce que vous voulez dire...

Sans remarquer ce trouble, Merced murmura, comme se parlant à elle-même :

—C'est singulier... il m'avait pourtant semblé reconnaître...

—Reconnaître ?... répéta Dolorès, la gorge serrée par une effroyable angoisse... Reconnaître quoi ?

—La voix d'une personne que je connais... Même, si j'avais pu me lever... je serais allée voir... Mais, je ne sais pourquoi, il m'est impossible de faire un mouvement.

La jeune fille avait dit cela ingénument, sans remarquer la pâleur qui envahissait le visage de Dolorès ; elle ajouta :

—C'est un Français... un ingénieur de la Compagnie du canal, que je dois épouser...

Dolorès jeta un léger cri.

Surprise, Merced la regarda.

—Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.

—Moi ?... Mais rien, je vous assure... ou plutôt... c'est le contre-coup de la peur que j'ai eue tout à l'heure, lorsque ces gens sont entrés... vous comprenez...

La jeune fille eût un mouvement de tête affirmatif.

—Oui, pauvre femme, je vous comprends ; ce doit être un terrible métier que le vôtre...

—Alors, vous allez vous marier !... Et comment s'appelle votre fiancé ?

—Oh ! vous ne le connaissez pas.

—Directement, non... Mais peut-être ai-je entendu parler de lui par les ouvriers qui viennent

Dolorès passa la main sur son front et murmura, en s'efforçant de sourire :

Le visage de Merced s'éclaira.

—Vous avez raison, pensa-t-elle... Un homme qui est bon avec ceux auxquels il commande, doit faire un bon mari... Je vais vous dire son nom, mais vous me promettez de me répéter scrupuleusement ce que vous avez entendu ?

—Je vous le jure.

—Eh bien ! il s'appelle M. Miquet.

Heureusement pour elle, la stupéfaction terrifiée en laquelle ce nom jeta Dolorès, lui serra la gorge comme dans un étouffement.

Défaillante, elle s'appuya à la cloison, les yeux fermés, sentant tout tourner autour d'elle.

—Eh bien ! demanda Merced, en avez-vous entendu parler ?

Il fallut à la pauvre femme un effort surhumain pour balbutier un "non" à peine intelligible.

—Je savais bien, dit Merced, que vous ne pouviez le connaître...

Et Dolorès pensait à part elle :

—Voilà donc le secret de ce misérable... Moi je ne compte plus... Moi, je ne suis plus rien... Il lui faut une femme lui apportant l'argent nécessaire à ses vices...

Elle considérait Merced d'un air attendri.

—Pauvre jeune fille !... Mais ce serait un crime que de la laisser s'engager dans une pareille voie...

Soudain, un tremblement convulsif la prit :

—Mais moi, pensa-t-elle... c'est ma mort certaine que ce mariage... Maintenant que le hasard m'a remise sur son chemin, il n'aura de tranquillité qu'après s'être assuré de mon silence...

En ce moment, un pas se fit entendre dans la salle voisine.

Doucement Dolorès souleva le rideau qui masquait la porte vitrée et un cri étouffé s'échappa de sa gorge contractée ; c'était Pierre qu'elle venait d'apercevoir... Pierre, qui se tenait immobile sur le seuil, fouillant la salle d'un regard perçant.

Un frisson glacé la secoua des pieds à la tête.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle, étreinte par un pressentiment sinistre.

Elle dit cela à mi-voix, oublieuse de Merced.

Tout à coup, le souvenir de la jeune fille lui revint ; elle se retourna brusquement.

Sous le coup des fatigues physiques et des inquiétudes, la pauvre enfant s'était endormie.

—Tant mieux, murmura Dolorès ; de cette façon elle n'entendra rien de l'explication.

Elle marcha à la porte, posa la main sur le bouton et hésita.

Puis, vivement, elle fit un signe de croix et entra dans la salle.

XX.—LA TAVERNE DU "GRAND-FRANÇAIS"

En apercevant sa femme, Pierre Miquet ne fit pas un mouvement ; un imperceptible tressaillement agita les muscles de sa face et ses prunelles fixes, sans éclat comme sans reflet, s'attachèrent sur la malheureuse.

C'est ainsi que le serpent doit regarder sa victime avant de s'élançer sur elle.

Cependant Dolorès, se souvenant des recommandations de Jacques, imposa silence à la terreur qui lui faisait monter aux lèvres des cris d'effroi, et se raidissant pour ne point chanceler, elle fit quelques pas vers le misérable.

—Que désirez-vous ? demanda-t-elle, en affermissant sa voix.

Il eut un haussement de sourcils plein d'étonnement ; cette question dans la bouche de sa femme le surprenait.

Au milieu de toutes les aventures auxquelles il avait été mêlé, il avait perdu le souvenir de la démarche faite auprès de lui, quelques semaines auparavant par Dolorès, venant l'implorer au nom de son mari.

Il réprima un sourire et murmura :

—C'est vrai.

Alors, l'enveloppant d'un regard railleur :

—Ce que je veux, demanda-t-il... parbleu !... je veux causer avec vous...

Elle eut un brusque haut le corps et répliqua d'une voix sourde :

—Causer avec moi ! à quoi bon ?... que peut-il y avoir de commun entre vous et moi !

La surprise de Pierre fut si grande qu'il ne put la cacher entièrement : est-ce que véritablement sa femme le prenait pour le cousin Jacques ? est-ce que, tout à l'heure, il s'était trompé en se croyant reconnu ?

Au fond, il était préférable que cela fût ainsi... mais il fallait s'en assurer.

D'un mouvement plein de désinvolture, il se laissa tomber sur un siège et frappant du plat de la main sur une table placée près de lui :

—Deux verres de porto, commanda-t-il.

—Deux ! répéta-t-elle.

—Oui, deux... un pour moi, l'autre pour vous...

Elle eut sur le face une expression de dégoût telle qu'il ne put s'empêcher de rire.

—Vous m'en voulez toujours, alors ? demanda-t-il, en lui entrant dans les yeux ses regards aigus.

Ne sachant où il voulait en venir, elle trouva plus prudent de garder le silence ; elle ébaucha simplement un geste vague.

—Écoutez donc, poursuivit-il, j'ai été un peu dur peut-être... mais il ne faut pas trop m'en vouloir... nouvellement arrivé dans le pays, j'avais la tête encore pleine de tous les récits qui se débitent là-bas en France sur le nouveau-monde...

c'est pourquoi, tout d'abord, je n'ai vu en vous qu'une aventurière.

—Tout d'abord, balbutia-t-elle... mais ensuite ?

—Ensuite, j'ai eu des remords...

—Des remords !... vraiment ?

Et la pauvre créature, abusée, avait dans la prunelle comme un rayonnement ; elle s'imaginait d'après ces paroles, que repentant de son crime, honteux de la comédie odieuse qu'il jouait, Pierre jetait enfin le masque et revenait à elle.

—Oui, poursuivit-il, à peine m'aviez-vous quitté que j'ai regretté de n'avoir pas mieux accueilli votre demande... après tout, quels que fussent mes légitimes griefs contre lui, ce Pierre était mon cousin, et je devais à son nom, qui était le mien aussi, à ma conscience, à mes devoirs de chrétien, de lui porter secours encore une fois.

Il avait prononcé cela d'une voix vibrante, chaude, pleine de pitié et d'émotion.

Dolorès le regardait avec stupéfaction, ne sachant si elle rêvait, si elle avait bien entendu.

—Je vous ai cherchée depuis ce jour-là, je ne vous ai trouvée nulle part ; à Colon, personne n'a pu me donner des renseignements sur vous... quant à Panama...

—A Panama, répondit-elle, vous ne m'eussiez point trouvée non plus, à moins de venir me chercher à l'hôpital.

—A l'hôpital...

—Oui, un accès de fièvre chaude qui m'a fait enfermer durant plus d'un mois : je suis sortie depuis cinq jours seulement.

La pauvre femme avait pu triompher de sa terreur et de son trouble ; aussi Pierre, tout en l'examinant avec attention, ne pouvait-il, dans son attitude et dans son langage, rien trouver qui trahit la moindre dissimulation.

Soudainement sa poitrine se trouva soulagée d'un grand poids.

Elle ne savait rien, elle ne se doutait de rien ! ses craintes de tout à l'heure étaient vaines.

Il reprit d'un ton dégagé :

—Alors votre mari ?...

Elle se cacha le visage dans ses mains, craignant de laisser paraître l'indignation qui la suffoquait.

—En sortant de l'hôpital, j'ai appris qu'il était mort... le jour même où j'étais venue vous trouver et où vous m'avez chassée si impitoyablement.

—Vous devez m'en vouloir, dit-il d'un ton apitoyé.

Elle leva les mains vers le ciel.

—Dieu est notre maître à tous, riposta-t-elle d'une voix sombre ; il tient dans ses mains les innocents et les coupables ; tout ce qu'il fait est bien fait.

Involontairement, le misérable tressaillit ; ces

paroles venaient de lui rappeler que s'il parvenait à cacher son crime aux hommes, il était au dessus de lui un Puissant dont la longanimité finirait par se lasser et dont la justice s'abattra sur lui.

Il balbutia :

—J'ai été fort surpris de vous voir ici, tout à l'heure.

—Je m'en suis aperçue, répliqua-t-elle.

—Vous jugez si j'ai béni le hasard qui me fait savoir vous rencontrer et me permettait de racheter ma dureté première envers vous...

Puis, soudain, cette idée lui passant alors seulement par la tête :

—Mais comment êtes-vous ici ?

—C'est un ami de mon mari qui m'a procuré cette place pour que je ne meure pas de faim.

—Un ami à...

Pierre allait s'écrier : "Un ami à moi" il s'arrêta à temps et reprit :

—Un ami à votre mari... ah, bah !...

—Oui, poursuivit Dolorès... je ne le connaissais pas... mais un jour qu'il était venu voir mon pauvre Pierre, à Colon, pendant sa maladie, nous avons causé ensemble... et la Providence a voulu que je me rencontre avec lui en sortant de l'hôpital.

On dit que les Italiens n'ont pas bon cœur... celui-là prouve le contraire.

Les sourcils de Pierre Miquet se froncèrent légèrement.

—Mais au fait, vous devez le connaître...

c'est un entrepreneur qui s'appelle M. Giovanni Corda.

Pierre crispa ses ongles sur le bord de la table : Giovanni en rapport avec Dolorès ; voilà qui était louche, du moins dangereux.

Sans être tout à fait certain de la véritable personnalité cachée sous le nom de Jacques Miquet, l'Italien en avait, tout au moins, des soupçons et, un jour ou l'autre, s'il ne l'avait fait déjà, il interdirait Dolorès, s'entendrait avec elle, et la haine du premier unie à l'amour de la seconde, le ferait tomber dans un piège.

Cela, il ne le fallait à aucun prix : en une minute, son plan fut fait.

—Écoutez, ma chère Dolorès, dit-il : assurément ce que M. Giovanni Corda a fait là pour vous est fort bien, et je me réserve de le remercier chaleureusement, la première fois que je le rencontrerai... mais ce n'est pas suffisant.

—Comment cela ?

—Je ne veux pas qu'il soit dit que Jacques Miquet aura laissé sa cousine dans la misère...

—Mais je ne suis pas dans la misère... j'ai de quoi vivre... cela me suffit.

Il eut un claquement de langue impatienté.

—Vous ne pouvez cependant m'empêcher de faire ce que me dicte ma conscience, insista-t-il.

Elle le regarda, et froidement :

—Est-ce bien votre conscience qui vous dicte cela ?

—Que voulez-vous que ce soit !... donc, c'est entendu, n'est-ce pas ; vous me laissez le soin de votre position.

Elle haussa les épaules, indiquant ainsi que tout cela lui était indifférent.

—Tenez ! dit-il, il m'est venu une idée ; j'ai laissé là-bas, en France, une pauvre vieille femme bien seule, bien désolée depuis mon départ : c'est ma mère ; j'ai pensé que vous pourriez aller habiter avec elle.

Dolorès le regarda si fixement qu'il rougit légèrement, malgré son audace.

—Ainsi, dit-elle d'une voix lente et posée, vous voulez m'envoyer là-bas ?

—Cela ne vous semble-t-il pas bien ainsi ?

Elle réfléchit longtemps, et dit enfin :

—Je ne veux pas m'éloigner d'ici...

—Vivre ailleurs... que vous importe... puisque vous êtes seule ?

—Et mes souvenirs, les comptez-vous pour rien ? j'ai vécu avec mon mari dans ce pays... je veux y traîner ma pauvre existence, je veux y mourir.

Pierre eut un ricanement.

—Votre mari... votre mari... si ce que j'en ai entendu dire est exact...

Elle l'interrompit brusquement :

—Tel qu'il était, fit-elle d'une voix rauque, je l'aimais... je l'aime encore...

Elle se tut et, la tête baissée, attendit.

Il y eut un long silence ; Pierre, le coude sur la

table, le menton dans la main, faisait peser sur elle ses regards scrutateurs, en proie à une indécision épouvantable, angoissante.

— Si cependant, finit-il pas dire, je vous suppliais d'aller vivre en France...

— Il faudrait me donner une raison... murmura-t-elle.

Il devint tout pâle, ses lèvres blémissements s'agitèrent dans un tremblement nerveux et, sous ses paupières abaissées, un éclair de colère brilla tout à coup.

— Ecoutez, Dolorès, dit-il d'une voix tremblante, en se penchant vers elle, il faut que vous partiez d'ici...

— Pourquoi ? dit-elle simplement.

— Parce que... parce que...

Il s'arrêta de nouveau, hésitant encore ; puis, avec un hochement de tête terrible.

— Ecoute, gronda-t-il, écoute bien, Dolorès... celui que tu crois mort, n'est pas mort... Pierre, c'est moi...

Elle devint effroyablement pâle, et porta ses mains à sa poitrine dans un geste douloureux :

— Eh bien ! poursuivit-il, en fixant sur elle ses regards scrutateurs, tu ne dis rien ?...

Non, elle ne disait rien, la pauvre femme ; car jusqu'à ce moment suprême, elle avait voulu douter encore, espérant qu'en sa faveur Dieu ferait un miracle, et subitement, dans un geste, dans un regard, dans un éclat de voix, elle venait de reconnaître celui en compagnie duquel elle avait passé de si mauvais jours.

— Pierre ! c'est moi... répéta-t-il, en essayant de lui prendre la main...

Elle se recula comme à l'approche d'une bête venimeuse...

— Alors, balbutia-t-elle, si c'est vous Pierre... et Jacques ?...

Le visage du misérable prit une si terrible expression de haine, que Dolorès poussa un cri d'effroi : — Jacques ! gronda-t-il... Jacques, c'est moi aussi...

Il eut un ricanement féroce, et ajouta :

Que veux-tu ? c'était trop tentant... pourquoi est-il venu se jeter dans la gueule du loup !... J'en avais assez de la misère, des nuits passées sans manger, dans les tripots, autour des tables de jeu... depuis des années que ça durait, je n'avais plus le courage d'aller plus loin... Le hasard m'a tendu une perche, pour me tirer hors de ce bourbier... je l'ai saisie... tant pis pour les autres ! moi, avant tout...

Il reprit aussitôt, et ajouta :

— Nous avant tout... car, tu sais bien que je t'aimais, Dolorès... le malheur parfois me rendait mauvais et brutal... mais si tu savais ce que je souffrais de te voir, si frêle, si délicate, si bonne, traîner à côté de moi ce lourd boulet de désespérance.

Tout en parlant d'une voix faussement émue, il la surveillait, pour voir l'effet produit par ce langage hypocrite.

Et, en elle-même la pauvre femme pensait :

Si cependant, il disait vrai, si son amour pour moi pouvait être la seule raison qui l'ait poussé au crime.

Il ajouta :

— Dans un moment de folie, j'ai commis cette épouvantable action... Ah ! je mentirais, si je disais que depuis ce jour j'ai eu un seul moment de repos... parfois, le remords était si cuisant que je voulais me livrer.

— Ah ! Pierre, exclama-t-elle involontairement.

Un impitoyable sourire de triomphe crispa les lèvres du misérable.

Et tout haut :

— Nous pouvons encore être heureux... laissons passer le temps... et réunis enfin... Mais, pour cela, il faut que tu quittes Panama, que tu quittes l'Isthme... tu passeras aux États-Unis... là je te ferai tenir l'argent nécessaire à une existence convenable, jusqu'au moment où je pourrai te rejoindre.

Elle l'avait laissé parler sans un geste, sans une interruption ; il en conclut qu'elle adhérait à son projet.

— Alors, c'est convenu, n'est-ce pas ? dit-il en terminant, tu pars ?

— Non, répondit-elle d'une voix ferme, je reste.

Il tressaillit et un flot de sang empourpra son visage.

— Comment dis-tu cela ? fit-il déjà menaçant.

— Je reste, répéta-t-elle, à moins cependant que tu ne viennes avec moi.

— En ce moment, c'est impossible... je te l'ai déjà dit.

— Pourquoi ?

Il asséna sur le plancher un coup de talon furieux.

— Pourquoi ?... pourquoi ?... bougonna-t-il... parce que j'ai mis en train une grande combinaison qui nous donnera sans doute les moyens de bien vivre pour toujours, et que je veux attendre...

En ce cas, fit-elle, j'attendrai avec toi.

— Ah ! ça, gronda-t-il entre ses dents, pendant que sa main saisissait brutalement le poignet de Dolorès, ah ! ça, tu ne comprends donc pas que ta présence peut me compromettre... qu'un mot, un geste de toi peuvent me trahir.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta en la regardant fixement :

— Et puis, je le veux.

Cependant la pauvre femme était à bout de force et de patience.

— Tu le veux, répéta-t-elle... eh ! bien, veux-tu aussi que je te dise quelle est cette fameuse combinaison dont tu attends le résultat et dont ma présence peut compromettre le succès ?... cette combinaison, c'est un mariage.

Il se redressa tout pâle, tout tremblant, et lui jeta à la face ces mots dans un rugissement :

— Tu es folle.

— Pas si folle que je ne connaisse tes projets au sujet de Mlle Mendès y Tendura.

Il poussa un cri de rage.

— Comment sais-tu cela ?

— Que t'importe ?... puis que c'est la vérité.

Il eut un geste terrible : puis soudain, faisant de surhumains efforts pour se contenir :

— Ecoute donc, fit-il, me mariant sous un nom qui n'est pas le mien, le mariage est nul... dès que j'ai touché l'argent, je lâche la demoiselle, je cours te rejoindre et la farce est jouée.

Elle se recula indignée, les bras croisés sur la poitrine.

— Un nouveau crime ! s'écria-t-elle.

— C'est le seul moyen que le premier me serve à quelque chose, répondit-il cyniquement... Allons, est-ce convenue ?

— Jamais... tu partiras avec moi... ou bien je resterai.

Il s'avança tout près d'elle, au point qu'elle sentit sur son visage passer son souffle haletant.

— Prends garde !... gronda-t-il... quiconque n'est pas avec moi, est contre moi.

— Tu ne me fais pas peur.

— Tu me connais cependant... tu sais que le sang ne m'effraie pas.

Il eut un ricanement atroce.

— Crois-tu donc que la mort m'épouvante ?... ce sera une délivrance.

Il la repoussa violemment, et d'une voix rauque :

— Va-t'en... ne me tente pas...

Je suis ta femme... je reste...

Et debout devant lui, superbe d'assurance, elle le défiait.

Un voile de sang, alors, passa devant ses yeux, ses traits se décomposèrent et haletant, semblable à une bête fauve, il se précipita, les doigts crispés sur son couteau.

— Au secours !... appela-t-elle d'une voix terrifiée... au sec...

Elle ne put achever et roula à terre avec la lame dans la poitrine.

Il sembla au meurtrier qu'un cri de détresse de Dolorès, un autre cri avait répondu.

Mais dans l'affolement de son horrible forfait, il ne songeait qu'à fuir ; enjambant le corps de sa femme, il se précipita vers la porte et, toujours courant, disparut dans la rue.

— *Per Baccho !* grommela un homme qui s'avançait du côté opposé, voilà un individu qui vient de faire un mauvais coup.

Il pressa le pas et franchit le seuil de la taverne ; mais la vue du cadavre étendu dans une mare de sang l'immobilisa.

— Je jurerais, balbutia-t-il tandis qu'un frisson glacé lui secouait des membres, je jurerais ma tête

que l'homme qui s'enfuyait n'était autre que l'assassin.

Il s'avança, se pencha sur le corps et murmura :

— Joli coup de couteau... Ce n'est pas là le travail d'un amateur.

Dolorès avait été frappée en pleine poitrine et la lame de l'arme, une lame longue de vingt centimètres, était rouge jusqu'au manche.

Giovanni hocha la tête.

— Elle est morte, dit-il, le brigand ne l'a pas manquée... c'est là un procédé de divorce expéditif et radical.

En se relevant, il poussa un cri ; il venait d'apercevoir, en travers de la porte vitrée communiquant avec la petite pièce du fond, un second corps de femme étendu.

— *Per baccho !* grommela-t-il, encore une autre victime.

Puis s'étant approché, il s'exclama stupéfait :

— Mademoiselle Mendès !

C'était Merced, en effet, qui, réveillée en sursaut par les éclats de voix terrible de Pierre Miquet, s'était traînée jusque-là et qui, frappée d'épouvante au moment où elle entr'ouvrait la porte pour se porter au secours de la malheureuse Dolorès, s'était évanouie.

L'Italien la prit dans ses bras, la porta sur une chaise et, saisissant un pot d'eau fraîche, lui en jeta le contenu au visage.

Brusquement la jeune fille revint à elle et poussa un cri déchirant ; devant elle se dressait la scène effrayante dont elle avait été témoin ; elle revoyait le bras armé, l'éclair de la lame, elle entendait le gémissement de Dolorès, et la chute lourde de la pauvre femme sur le plancher résonnait encore à son oreille.

Dès qu'il lui sembla à même de pouvoir parler, Giovanni lui demanda :

L'assassin ! signora... l'assassin !... Seriez-vous capable de le reconnaître ?

— Je n'ai point vu ses traits, balbutia-t-elle... placée comme je l'étais, je n'ai pu apercevoir que son dos, et puis, eussé-je été face à face avec lui, j'étais tellement troublée...

Elle ne put achever, cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter.

— C'est la réaction, pensa l'Italien.

Et tout en rôdant dans la salle, cherchant si l'assassin n'avait pas laissé sur le théâtre de son crime quelque pièce à conviction, il se demandait pourquoi Pierre Miquet — car maintenant la personnalité du meurtrier était pour lui une certitude — pourquoi Pierre Miquet avait assassiné Dolorès ; était-ce donc qu'elle le gênait ? ou bien reconnu par elle, avait-il peur qu'elle le dénonçât ?

Et Mlle Mendès, que faisait-elle là, dans cette taverne ? avait-elle été amenée par Pierre Miquet, en compagnie duquel l'entrepreneur se rappelait maintenant l'avoir vue à la "corrida" ? Y était-elle venue seule, prise de soupçons au sujet de son fiancé, et dans le but d'interroger Dolorès ? ou bien, fuyant l'échauffourée de la place Santa Ana, avait-elle été conduite, par le hasard seul de sa fuite, dans ce faubourg de la ville ?

A toutes ces questions qui, simultanément, se pressaient dans son esprit, l'Italien ne pouvait faire aucune réponse — nécessairement.

Mais, en tout cas, ce dont il était certain, c'était que Pierre ignorait la présence de Mlle Mendès, autrement, il se fût bien gardé d'accomplir, en présence de celle qu'il voulait épouser, un aussi épouvantable forfait, quand bien même il eut eu la certitude d'être vendu par sa femme.

Tout d'abord, il avait regretté que la jeune fille n'eût pas reconnu l'assassin ; mais, en y réfléchissant, il trouva que cela était mieux ainsi ; qui sait si une semblable aventure, brisant les relations de Pierre Miquet et du général, n'eût pas mis ce dernier en défiance ; il n'en fallait pas davantage pour lui faire ouvrir les yeux et s'apercevoir du gâchis politique dans lequel, à son insu, il pataugeait, pour le plus grand bien du syndicat américo-allemand et de la caisse de MM. Schmidt, Jackson and Co.